

cette magnifique possession qui devait faire de la Méditerranée un lac français. L'empereur, se préoccupant de ce courant de l'opinion, a lancé une de ces brochures qui sont un des traits caractéristiques de son système de gouvernement, et il y examine, sous toutes les faces, la question de l'Algérie. Il fait le procès à tous les gouvernements et au sien propre, et trace le programme d'une nouvelle politique africaine. Quant à l'expédition du Mexique, elle vient de trouver un défenseur que l'on ne s'attendait guère à voir rompre une lance pour la politique impériale. C'est M. de Lamartine qui, dans un de ses *Entretiens littéraires* où il parle de tout, et quelquefois de littérature, fait une déclaration chaleureuse d'amitié aux races latines de l'Amérique, en même temps qu'il traite de haut en bas les anglo-saxons des Etats-Unis et leurs prétentions à la civilisation la plus complète et la plus avancée. C'est un morceau curieux à lire après le message du président Johnson, qui se termine par une apologie éloquent de la démocratie et du gouvernement fédéral. Les deux productions recevaient le jour en même temps, l'une à Paris et l'autre à Washington, et elles ont dû se croiser sur l'océan.

M. Johnson persévère dans ses dispositions libérales à l'égard des Etats de l'ancienne confédération, il s'exprime avec amertume sur le rôle qu'a joué l'Angleterre pendant la lutte, sans pourtant en venir à des menaces trop directes, et parle avec modération de la présence des troupes françaises au Mexique. Le message est un document rédigé avec sagesse, sauf la proximité et le luxe de détails qui semblent être de rigueur dans la littérature officielle de nos voisins.

Le congrès ne semble malheureusement point animé des mêmes dispositions. Il paraît décidé à refuser l'admission aux élus des anciens Etats confédérés, ce qui serait un démenti aux promesses du Président et une anomalie constitutionnelle des plus étranges.

Le sénat des *Féniens* est en pleine révolte contre le président, M. O'Mahoney, accusé d'avoir détourné les fonds de la nouvelle république et d'af-ficher, dans ses bureaux et ailleurs, un luxe quel que peu prématuré pour un gouvernement à l'état d'incubation. Le président, que le *Herald* de New York appelle spirituellement M. *Oh Make money!* se défend avec ses armes naturelles et déclare la majorité du sénat traître à la patrie et corrompue par l'or de la perfide Albion. Il en appelle du sénat au congrès, et, en attendant, il garde la planche aux *bons du trésor*, ce qui est la clef de la situation.

Ces discordes intestines, jointes aux arrestations faites en Irlande, font espérer que l'hiver se passera sans incursion de maraudeurs; mais notre gouvernement est prêt à tout événement, et s'il est vrai, comme l'a affirmé le fameux M. George Train dans un de ses discours, que l'insurrection de la Jamaïque formait partie de la conspiration féniennne, le sort que viennent de subir les insurgés doit être un avertissement pour les aventuriers qui seraient tentés de violer notre territoire. On assure que la colonie européenne de cette possession anglaise était menacée d'extermination, et cette supposition, si terrible qu'elle soit, suffirait à peine pour excuser la sévérité, quelques journaux métropolitains vont jusqu'à dire la cruauté, de la répression. Des centaines de nègres ont été fusillés ou pendus sans qu'il y ait eu d'autres combats qu'une émeute, et un membre du parlement a été sommairement exécuté. Le gouverneur de l'Ile, dans son discours d'ouverture, ne demande à la législature rien moins qu'une abdication complète de ses pouvoirs.

Notre gouvernement, tout en s'occupant de la grande mesure de la défense du pays, ne néglige point les questions qui touchent aux intérêts du commerce et de l'industrie.

Prévoyant que le traité de libre échange partiel avec les Etats-Unis, connu ici sous le nom de *traité de réciprocité*, ne sera point continué, nos ministres ont tourné leur attention d'un autre côté et ils ont nommé des délégués qui sont déjà partis pour Londres, d'où ils doivent, accompagnés d'un agent impérial et d'autres délégués des provinces maritimes, se rendre dans les Iles Occidentales, au Brésil et dans d'autres pays de l'Amérique du Sud, pour nouer des relations commerciales avec ces contrées. De plus, le gouvernement s'occupe activement d'encourager ici la culture du lin, et nos lecteurs trouveront, dans notre *Bulletin des connaissances utiles*, quelques détails intéressants sur les progrès que font diverses branches nouvelles de l'industrie agricole.

Les deux principales préoccupations du moment ont été, depuis quelque temps, les *Féniens* et le *choléra*. On semble aujourd'hui un peu rassuré sur ces deux points. Quant au choléra, sa venue est définitivement ajournée par les froids qui se sont déclarés, quoique tardivement, mais avec une intensité suffisante pour nous mettre à l'abri. Du reste, l'épidémie n'ayant point réussi à s'installer à New York et n'y ayant point passé les limites de la quarantaine, le reste du continent n'a pas eu grand sujet d'alarme. A Paris, ses ravages ont été comparativement restreints, et, aux dernières nouvelles, ils avaient presque cessé. L'empereur et l'impératrice ont visité les hôpitaux à plusieurs reprises, et cette dernière étant près du lit d'une malade, la pauvre femme croyant parler à une des Sœurs de Charité, répondit aux questions de l'illustre infirmière : "Oui, ma sœur." Etant informée de sa méprise, elle voulut s'excuser; mais l'impératrice ne lui en donna point le temps, ajoutant que c'était le plus beau titre qu'elle pût recevoir.

La France vient de perdre encore un de ses hommes remarquables, un homme de la même génération que Lord Palmerston et qui a joué, lui aussi, un rôle important dans tous les événements de ce siècle : M. Dupin, l'aîné, avait seulement une année de moins que le premier-ministre de la Grande-Bretagne.

André-Marie-Jean-Jacques Dupin était né à Varzy, le 1er février 1783. Ses deux frères, le baron Charles Dupin, statisticien et savant, qui lui survit, et Philippe, avocat distingué, mort en 1846, ont eu aussi leur part de célébrité; si bien que l'on avait mis, sur le tombeau de leur mère, cette inscription d'un goût assez contestable, renouvelée de l'histoire romaine : "Ci-gît la mère des trois Dupin."

M. Dupin aîné fut de ces hommes à qui l'on reprocha d'avoir servi tous les régimes, et il répondit lui-même, dernièrement, à ce reproche par ces paroles caractéristiques : "J'ai toujours appartenu à la France, jamais aux partis."

Avant la révolution de juillet, il était au barreau, le défenseur, pour bien dire d'office, de tous les accusés politiques célèbres. Il refusa toutes les charges que lui offrit le gouvernement de Charles X; il était présent aux réunions qui préparèrent la révolution de juillet, et quoiqu'il ait été accusé de s'être caché pendant les trois glorieuses journées, il a pu prouver qu'il avait pris une part suffisante au mouvement; surtout si l'on considère qu'il avait toujours recommandé de se tenir dans la légalité. Au lendemain de la révolution, il rendit les plus grands services à Louis Philippe, insista sur le titre de *roi des français*, et rédigea, presque à lui seul, la nouvelle constitution. C'est de lui qu'est le mot célèbre : "désormais la charte sera une vérité." Procureur-général pendant la plus grande partie du règne de Louis Philippe, il fit ce qu'il put lors de la révolution de février, pour faire accepter le comte de Paris avec une régence. Elu à l'assemblée constituante et à l'assemblée législative, le coup-d'état le trouva au fauteuil de la présidence. Il garda rancune à Louis Napoléon jusqu'à la fin de l'année 1857, où il accepta le titre de sénateur et la charge de procureur-général à la cour de cassation, qu'il occupait encore lors de son décès. M. Dupin est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence et de politique. Un de ses livres les plus curieux est celui qui traite du procès de N. S. Jésus-Christ au point de vue légal.

Les derniers journaux d'Europe nous ont aussi annoncé la mort d'un homme qui, sans y prendre autant de part, avait vu bien des révolutions, M. Martin Bossange, fondateur de la maison de librairie de ce nom, si bien connue en Amérique, et qui, à l'occasion de sa centième année, venait d'être décoré. Jules Janin a consacré, à la mémoire de M. Bossange, un charmant article, que le *Courrier des Etats-Unis* vient de reproduire.

Dans la nécrologie locale nous avons à mentionner les noms de M. Henri Desrivières, ancien député et préfet du comté de Mississcoui, et celui du Père Léonard, missionnaire oblat qui jouissait à Montréal, et on peut dire dans tout le pays, d'une grande popularité.

L'année qui va finir a été funeste à nos sommités sociales; et si nous formons un vœu bien sincère pour celle qui va commencer, c'est de ne pas lui voir charger aussi souvent d'obituares, les pages de la *Petite Revue*, qui ne demande pas mieux que d'être gaie et aimable, mais, cependant, ne recule devant aucune partie de la tâche qu'elle s'est imposée.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES LETTRES.

— Il paraît, à Pékin, un journal qui a mille ans d'existence. Ce journal, qui est le *Moniteur* de la Chine, a pour titre : *Gazette Impériale de Pékin*. Il paraît tous les jours et il est le seul qui se publie dans le Céleste Empire. Il a environ 12 pouces anglais de long sur 5 de large. Il est imprimé sur le papier soyeux de ce pays, et de la plus fine qualité. Il contient 75 colonnes de texte, réparties en 10 pages, imprimées, d'un seul côté, plus une couverture. Le titre et la date sont à la fin.

— Les Mekhitaristes de Venise ont une imprimerie très-considérable, dirigée par un moine. On assure que le supérieur du couvent est venu depuis peu à Paris pour obtenir l'autorisation d'imprimer une traduction arménienne de l'*Histoire de César*.

— Dans le récit d'un événement quelconque arrivé rue des Trois-Bornes, le rédacteur, bachelier frais émoulu, jugea à propos de citer l'axiome latin : *Numero deus impare gaudet*; mais cette phrase était si mal écrite que l'ouvrier composa *Numéro deux, impasse Gaudet*, se creusant d'abord la cervelle pour comprendre la nécessité de l'italique et pour découvrir une impasse de ce nom dans la rue des Trois-Bornes.

— La *Bibliographie Catholique* de Paris, dans sa livraison d'octobre dernier, rend compte de la *Vie d'Adèle Coulombe*, livre dont nous avons fait l'éloge il y a déjà quelque temps. Le critique a cru devoir relever quelques "inexactitudes de grammaire" qu'il pardonne cependant volontiers à un auteur qui, dit-il, écrit la langue française sur un rivage éloigné, où toute dominante qu'elle soit restée, elle ne peut guère manquer de se déformer et de s'affaiblir.

Il faut, en effet, que l'influence de la rive étrangère soit bien funeste; car l'auteur de la *Vie d'Adèle Coulombe* n'est point un Canadien, et n'a même quitté que depuis peu d'années les rivages où la langue de Racine est censée ne point se déformer ni s'affaiblir.